

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Morton, Desmond. *Canadian and War. A Military and Political History*. Toronto, Butterworths, 1981, 236 p.; MacLaren, Roy. *Canadians Behind Enemy Lines, 1939-1945*. Vancouver, University of British Columbia Press, 1982, 348 p.

par Serger Bernier

Études internationales, vol. 15, n° 1, 1984, p. 248-250.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/701641ar>

DOI: 10.7202/701641ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

CANADA

MORTON, Desmond. *Canada and War, A Military and Political History*. Toronto, Butterworths, 1981, 236 p.

MACLAREN, Roy. *Canadians Behind Enemy Lines, 1939-1945*. Vancouver, University of British Columbia Press, 1982, 348 p.

Ces deux livres ont plusieurs points communs : ils sont parus la même année ; leurs textes sont faciles d'accès ; il se sont bien vendus (surtout le second réimprimé en 1982) ; ils traitent, chacun à leur niveau et à leur façon, de l'histoire militaire du Canada.

Le sous-titre du livre de Morton « une histoire militaire et politique » donne une idée assez juste du contenu de son travail. L'auteur a parcouru au mieux la période allant de 1867 à 1980. Dans son introduction, il nous prévient qu'il ne prétend pas couvrir à fond, pour cette période, tous les domaines de l'histoire militaire du Canada et que son livre est basé sur un cours qu'il donne, depuis plusieurs années, à l'université de Toronto.

Dans le domaine général de ce que j'appellerai, ici, « la guerre et la société, au Canada », Morton exprime souvent le point de vue que la guerre fut un élément moteur d'une révolution sociale au Canada. C'est un thème intéressant et qui commence à être approfondi dans plusieurs articles dont certains ont été rédigés par Morton lui-même.

Évidemment, ceux qui s'attendent à un livre où les idées seront fouillées resteront sur leur faim. Nous avons plutôt affaire à une chronique incorporant, dans un tissage savant et dense, une série de faits politiques et militaires. Les titres des chapitres ne peuvent cacher la division très classique du travail : défense dans le nouveau Dominion ; impérialisme et nationalisme ; la Grande Guerre ; la longue trêve ; la guerre totale au Canada ; la guerre limitée outre-mer ; la Guerre froide et le Canada ; unification et détente.

À la lecture, je me suis fait la remarque suivante : très peu de surprises pour celui qui

s'intéresse de près à la question, mais une façon de dire les choses qui devrait plaire à la vaste majorité. Le lecteur aura droit au style « Mortonien » c'est-à-dire, factuel, concis et plein d'un humour caustique, ce dernier élément donnant l'atmosphère de ce que sont probablement les cours du professeur.

Je donnerai deux exemples de cet humour. Le premier a trait à l'entrée en guerre, en 1914, de la marine « canadienne » : « Men of the neglected navy became the first Canadians to risk their lives when HMCS *Rainbow* set out from Esquimalt. If she had met the German cruiser *Leipzig*, her crew would have become Canada's first casualties » (p. 425). L'autre nous présente brièvement Mackenzie King et ses sentiments pour la Grande-Bretagne. « King's attachment to England did not always extend to Englishmen (p. 106) ».

Évidemment, cette façon de raccourcir sa pensée a sa contrepartie. Ainsi, l'impression se développe, à travers les jugements vindicatifs de Morton, que le Premier ministre des années 1939-1945 fut une paranoïaque de la pire espèce. D'autre part, une citation de Raoul Dandurand, faite dans l'entre-deux-guerres, est souvent reprise pour démontrer comment elle était devenue erronée après 1939. Je trouve un peu facile de rappeler à satiété aujourd'hui que le Canada n'était pas une maison « à l'abri du feu et loin de tous matériaux inflammables » comme l'avait pensé Dandurand.

On aura compris que la grande faiblesse du livre de Morton, bien que celle-ci soit inhérente à la plupart des travaux aussi englobants, est le manque de profondeur et d'explications. Aux cas déjà mentionnés, on peut ajouter celui du Québec où les catholiques et les nationalistes (cela fait beaucoup de monde) auraient accepté le régime de Pétain, à Vichy « with its slogan of Work, Family, Fatherland and its hostility to Jews, Communists and Freemasons (p. 116) ». Je me demande si cette acceptation de Vichy, par les Québécois, était aussi générale qu'il le prétend. Et ceux qui appuyaient vraiment Vichy, étaient-ils automatiquement anti-tout-ce-que-Morton mentionne ? Et si oui, comment comparer ce phénomène à ce qui se produisait dans le

même domaine dans le reste du Canada ou ailleurs en Amérique du Nord anglo-saxonne ?

Une autre constatation aurait mérité d'être mieux entourée. Morton avance que les francophones hors Québec, durant la Première Guerre mondiale, « appear to have enlisted in roughly the same proportions as other Canadian-born citizens (p. 61) ». Pourquoi ? On ne le dit pas, alors que plusieurs raisons sont données au « refus » des Québécois de servir. Est-ce que ces volontaires, de façon consciente ou non, avaient déjà, pour la plupart, fait les premiers pas vers l'anglicisation ? Leur geste n'en était-il pas un d'acceptation des valeurs de la majorité qui les entourait ? Ce n'était probablement pas à l'auteur de répondre entièrement dans ce livre. Je me dis, quand même, que certains de ses étudiants ont peut-être voulu en savoir plus (et pas seulement sur cette question). Et alors, quelles directions, même générales, Morton a-t-il fourni à leurs recherches ? J'espère qu'elles ont été un peu plus complètes que la pauvre bibliographie où une seule thèse de doctorat non publiée est mentionnée (alors que l'auteur a dû s'alimenter à plusieurs de ces textes inédits).

Évidemment, on trouve aussi, dans *Canada and War*, plusieurs points bien développés dont celui du manque de préparation militaire du Canada en 1939, avec les conséquences les plus immédiates et les plus visibles de cet état de fait. Suite à la victoire et aux immenses réussites du pays, Morton prétend que l'on oublia le fait que les alliés du Canada avaient reçu le gros du coup, qu'ils avaient rapidement absorbé les leçons à tirer et fourni aux Canadiens le temps de se préparer. En 1945, les politiciens décidèrent de démobiliser massivement aidant à entretenir un mythe qu'ils savaient faux, celui de l'invincibilité des militaires amateurs canadiens. Du même coup, on mettait au rencart ce que l'amateurisme avait coûté, à l'ouverture du conflit, en termes d'équipements dépassés, des chefs inexpérimentés et, même, de confusion politique autour des questions les plus élémentaires entourant la participation canadienne à la guerre. (Pourquoi ? Où ? Quand ? Comment ?)

Canada and War vient d'être traduit. On ne sait encore s'il sera publié. À plusieurs égards il le mérite même s'il n'est, comme le dit l'auteur dans son introduction, qu'une synthèse incomplète de l'expérience canadienne de la guerre. Morton souhaite que la vraie valeur de son travail, soit d'inspirer d'autres chercheurs à l'améliorer. En cela, ce devrait être un succès. Et il ne serait pas inutile que certains chercheurs francophones relèvent ce défi.

Je ne sais pas si le livre de Roy Maclaren *Canadian behind Enemy Lines 1939-1945* est sur la table d'un traducteur. Il est, bien sûr, beaucoup plus circonscrit dans le temps et quant au sujet que le livre de Morton. Toutefois, beaucoup de Canadiens de langue française pourraient s'enorgueillir en constatant comment quelques uns de leurs compatriotes se sont conduits, sur tous les fronts de la Deuxième Guerre mondiale, dans des tâches à la fois des plus secrètes et des plus dangereuses. Si le mot courage ne se définissait que par des actions, on en trouverait une définition à chacune des 307 pages du livre.

Dans deux courts chapitres, Maclaren nous raconte comment deux organisations secrètes britanniques ont recruté des Canadiens durant la guerre. Ensuite, il utilise 14 chapitres à nous décrire le travail de ces agents qui ont opéré en Europe et en Asie pour le *Special Operations Executive* (sabotages, aide aux résistants, coordination de l'action de la guerre des partisans avec celle des armées alliées etc.). Enfin, il consacre quatre autres chapitres aux services de renseignement britanniques qui employa des Canadiens pour monter des réseaux par lesquels des centaines d'aviateurs, qui avaient été abattus au-dessus du continent européen, ont pu regagner la Grande-Bretagne. Ce faisant, nous sommes également renseignés sur le rôle et la façon de recruter du *Special Operations Executive* (créé pour la guerre) et du *M.I. 9*.

Maclaren nous parle de la difficulté d'étudier certaines sources, de la destruction d'autres, du fait que plusieurs des héros sont ou morts ou disparus dans la foule des anonymes que nous croisons chaque jour. Là, se trouve un des messages du livre : nous laisser

croire que vous ou moi sommes de la graine de héros. Après tout, qui étaient ceux qui ont fait ces tâches? Et bien, pour la plupart, des hommes ou des femmes comme tous les autres. Connaissant assez bien un de ces héros ordinaires, je peux témoigner du fait que la dernière chose qu'il abordera dans une conversation sera certaines de ses « folies de jeunesse ». Et pourtant, quel sang-froid lorsqu'il en a fallu, quelle rapidité d'exécution lorsque l'ennemi vint près de se saisir de lui.

Chacun des participants était motivé à sa façon, bien que Maclaren ne soit pas du tout clair quant à ces motifs. Les Canadiens d'origine chinoise cherchaient – entre autres choses – à obtenir, pour eux et leurs compatriotes, que leur pays d'adoption leur donne des droits civiques complets. Le Canada, il est vrai, n'avait guère considéré ces « jaunes » jusque-là.

Le livre est intéressant, même s'il ne m'a pas appris énormément. Il a surtout le grand mérite de réunir, sous un même couvercle, des dizaines d'actions disparates, la plupart ayant déjà été relatées ailleurs. L'espoir que ce travail attire quelques uns de ces braves, au sujet desquels Maclaren n'a presque pas de renseignements, m'apparaît assez mince (j'espère quand même sincèrement que la récolte sera bonne).

Ceci étant dit, et justement à cause de la disparité de la qualité des sources, le livre est un peu débalancé. Par exemple, dix pages sont consacrées à un major Jones, qui est certainement haut en couleur – autant en Yougoslavie, durant la guerre, qu'ici après la fin de celle-ci. Mais l'auteur admet ne rien savoir de la raison pour laquelle il fut parachuté là-bas ni du rôle qu'il y joua.

Au contraire, on retrace ailleurs très brièvement de nombreuses actions de sabotages exécutées par des personnages dont on ne nous fait pas découvrir la personnalité. Heureusement, à partir de la bibliographie sommaire qui nous est présentée, les lecteurs intéressés à en savoir plus pourront corriger quelque peu ces lacunes.

Ce que l'on est assuré de trouver dans le livre de Maclaren, c'est un compte rendu

honnête du résultat de sa recherche. Malgré un style froid, dépouillé, le plus souvent, d'émotions ou d'anecdotes, le sujet choisi par l'auteur ne peut laisser le lecteur indifférent.

Serge BERNIER

Ministère de la Défense nationale, Ottawa

CHINE

CADART, Claude et YINGXIANG, Cheng.
Mémoires de Peng Shuzhi: L'envol du communisme en Chine. Paris, Gallimard, Coll. « Témoins », 1983, 492 p.

Première partie des mémoires d'un intellectuel communiste chinois relative à l'histoire du PCC de ses origines jusqu'à 1925. Peu connu et totalement oublié dans les relations officielles du parti chinois, M. Peng Shuzhi est né en 1885 dans une famille de ruraux du Hunan et a été envoyé à l'Université communiste des travailleurs de l'Orient à Moscou où il a séjourné jusqu'en 1924. Rentré en Chine, il participe au quatrième congrès du PCC et devient un des cinq membres du comité permanent du comité central en janvier 1925, avec Chen Tu-hsiu, Ts'ai Ho-sen, Chang Kuo-tao et Chu Chiu-pai.

Sauf quelques appréciations personnelles sur le comportement d'autres membres de la direction du parti, le développement que rapporte l'auteur ne contient aucune information vraiment nouvelle; c'est évidemment la suite des mémoires qui révélera des aspects systématiquement refoulés de l'historiographie élaborée à des fins de propagande plus que d'information.

M. Peng n'est cependant pas aussi absent qu'il le laisse entendre de toutes les études qui existent à propos des premiers pas du parti communiste chinois et le dictionnaire biographique de Howard L. Boorman, publié par l'Université de Columbia en 1970, le présente, dans la rubrique qui lui est consacrée, comme un des théoriciens du parti et le lieutenant de son premier secrétaire général, ce qui